

# La fabrique des lectures d'été

La période estivale, propice à la pause, transforme le livre en objet hautement désirable. Ouvrages « grand public », romans « de genre » publiés peu avant les congés, diversification des points de vente... Sur un marché de plus en plus fragile, les éditeurs adaptent leur stratégie

## ENQUÊTE

**C**et été, rattrapez votre retard de lecture !», peut-on lire sur une affiche, dans la vitrine d'un libraire en région parisienne. Des flèches orientent le regard vers les livres qui ont fait figure de best-sellers cette année : le dernier roman de Michel Houellebecq (*Sérotine*, Flammarion, 352 pages, 22 euros), le dernier Goncourt (*Leurs enfants après eux*, de Nicolas Mathieu, Actes Sud, 2018), le dernier tome de la saga *L'Amie prodigieuse*, d'Elena Ferrante (Gallimard, 2018).

Comme s'il allait de soi que, les vacances venant, on aurait enfin le temps de plonger dans ces livres dont on a tant entendu parler, ou qu'on a déjà achetés. Même sentiment, à parcourir les innombrables listes de « conseils de lecture pour l'été », qui fleurissent dans les boîtes mail, les journaux ou les chroniques radiophoniques à la fin du mois de juin : pour ceux qui aiment lire, il y a quelque chose de délicieux et d'étourdissant à sentir approcher ces quelques semaines, toutes disponibles à la lecture. Mais, au-delà de cette représentation bien ancrée, lit-on vraiment plus en été ? Et se pourrait-il que nous lisions différemment que pendant le reste de l'année ?

Dans *Books for Idle Hours* (University of Massachusetts Press, 2019, non traduit), l'historienne Donna Harrington-Lueker revient sur la naissance de l'idée même de

« lecture d'été », aux États-Unis à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. A mesure que les classes supérieures ritualisent la pratique des congés d'été, toute une série de loisirs distinctifs font leur apparition, qui signalent l'appartenance au monde des privilégiés disposant des ressources pour se mettre quelques semaines au vert. Outre les sports nautiques et les courses de chevaux, il y a la lecture. Profitant de ce créneau en pleine expansion, journaux et maisons d'édition imaginent des offres censément adaptées aux vacances d'été.

### LES YEUX PLUS GROS QUE LE VENTRE

Si les vacances, et l'accès aux livres, se sont depuis démocratisées, le phénomène de la lecture estivale reste sociologiquement marqué. Les « grands lecteurs » – ceux qui lisent plus de dix livres par an – sont d'ailleurs représentés parmi les cadres supérieurs et les professions intellectuelles. Or, c'est surtout pour eux que l'été représente un moment favorable à la lecture. Car, comme le précise Sylvie Octobre, sociologue au département des études, de la prospective et des statistiques du ministère de la culture, « pour ces catégories de population, le temps de travail à l'échelle de la semaine a eu tendance à augmenter. Le temps disponible s'en est trouvé diminué. Les vacances sont pour eux le moment d'un report du loisir, avec un effet de "rattrapage" de lecture, dont le temps a manqué ».

Une enquête intitulée « Lecture d'été : le soleil brille-t-il pour tous les livres ? »,

conduite au printemps par Babelio, site de partage d'informations et de commentaires sur les livres, vient confirmer cette analyse. Menée auprès des usagers du site, cette enquête n'est pas représentative des usages de lecture des Français dans leur ensemble. « Il faut lire comme un portrait du grand lecteur en vacances », explique Guillaume Teisseire, cofondateur de Babelio.

A la question « Lisez-vous plus de livres pendant les vacances d'été comparé au reste de l'année ? », ceux qui lisent entre un et trois livres par mois, et qui sont typiquement les grands lecteurs dont le temps disponible en semaine se réduit répondent oui. « Un appel d'air propre à l'été », constate Guillaume Teisseire. Mais le constat ne vaut pas pour les très gros lecteurs : « Ces personnes lisent beaucoup et tout le temps », commente Guillaume Teisseire.

Autre enseignement de l'enquête : le lecteur a souvent les yeux plus gros que le ventre. Plus de la moitié des lecteurs ayant répondu à l'enquête emporteront, pour l'été, plus de livres qu'ils n'en liront. Le livre est décidément un objet désirable et, en été tout particulièrement, on en maximise le désir de consommation.

Les éditeurs l'ont bien compris, qui accroissent chaque année leurs efforts de marketing en direction du lectorat estival. Avec toutefois une spécificité et un paradoxe français, qui tiennent au fait que l'été n'est pas, en France, un temps fort pour le marché de l'édition. Comme l'explique Sylvie Tanette, critique littéraire pour le magazine

**IL Y A DES ROMANS POUR L'ÉTÉ. CEUX DE MARC LEVY « SORTENT SOUVENT À LA FIN DU PRINTEMPS », EXPLIQUE GLENN TAVENNEC, DIRECTEUR ÉDITORIAL CHEZ ROBERT LAFFONT**



culturel *Les Inrocks* : « Il y a une sorte d'aberration française : l'été est effectivement une période favorable, où les gens ont plus de temps pour lire. Mais notre vie littéraire est surdéterminée par la logique des prix, dont la principale saison est l'automne. Le temps fort pour les éditeurs est donc la rentrée de septembre. Et, dans une moindre mesure, celle de janvier. » Si bien que l'été, période favorable en matière de demande, représente plutôt un « creux » côté offre : « Les éditeurs gardent sous le coude, pour l'automne, les manuscrits qu'ils pensent être les plus à même d'obtenir un prix. Au lieu de sortir les textes importants au printemps, en prévision des lectures estivales, comme c'est le cas dans de nombreux pays. A l'étranger, les gens sont toujours sidérés quand ils découvrent ce fonctionnement français ! », ajoute Sylvie Tanette.

Mais cette spécificité n'a pas empêché que l'été se constitue, en France également,

## Voyager, piocher dans la boîte et lire

Bibliothèques de plage et « boîtes à livres », qui permettent d'emprunter un ouvrage, parfois au hasard, connaissent un engouement croissant

**L**es livres d'été sont à l'image des vacanciers, ils se font volontiers vagabonds. Pour les plus organisés d'entre nous, les volumes prennent la route des vacances au fond d'une valise. Certains reviendront, et trouveront une place dans les rayonnages de la bibliothèque à la fin de l'été. D'autres seront éparpillés au gré des pérégrinations. Sur la table de nuit d'une chambre d'hôtel ou d'un gîte. Ou sur l'étagère poussiéreuse d'une maison de famille, où ils alimenteront le petit stock de livres de poche jaunies, qui se renouvellent aussi lentement que les générations. De ce vagabondage, que tout un chacun constate, on peut déduire une information importante : le livre d'été n'est pas toujours – et peut-être même rarement – celui qu'on avait prévu de lire. Ce qui ajoute à sa saveur.

L'été, le livre est davantage présent hors les murs. Les plagistes, qu'ils soient bretons ou méditerranéens, commencent à bien connaître les bibliothèques de plage,

qui sont de plus en plus nombreuses. Disposés sur des tables à tréteaux, dans des cagettes sous l'auvent d'une caravane, ou devant quelques transats et parasols disposés là, les livres sont mis à disposition à l'initiative des bibliothèques municipales. Il s'agit le plus souvent d'exemplaires que le fonds possède en double, ne craignant ni l'eau ni le sable. En déposant une petite caution, on emporte le volume le temps d'un après-midi. Les livres sortent également dans les quartiers populaires où, pour les enfants qui ne partent pas en vacances, des bibliothèques de rue s'installent, gérées par des associations comme ATD Quart-Monde.

Mais depuis quelques années, une solution s'offre de plus en plus souvent à qui veut emprunter un livre, ou au contraire se délester de celui qu'il a terminé : la boîte à livres. De toutes les couleurs, sous la forme d'une simple caisse fermée pour les plus simples, ou d'une mini-bibliothèque

avec rayonnages et vitrage, en bois peint, pour les plus sophistiquées, elles fleurissent un peu partout.

Stéphanie Stoll, journaliste et auteure de l'article « Des livres dans des boîtes, les boîtes dans les rues », précise ce qu'est cet objet, et quelle est sa philosophie : « Une boîte à livres n'est pas une bibliothèque de rue. Une bibliothèque de rue est un outil de travail social utilisé par des éducateurs, permettant d'aller à la rencontre des lecteurs qui ne vont pas ou peu en bibliothèque. Elle propose en outre une médiation. Ce n'est pas le cas d'une boîte à livres, qui est un dispositif en total libre-service. »

### Un concept né en Autriche

Cherchant à remonter aux origines du phénomène, Stéphanie Stoll a découvert que, contrairement à l'idée répandue selon laquelle ces boîtes nous viennent des États-Unis, où elles auraient vu le jour à la fin des années 2000, nous devons leur invention à un duo d'artistes

israéliens installés en Autriche. Michael Clegg et Martin Guttmann ont installé leur première « bibliothèque ouverte » à Graz, en Autriche, en 1991, avec cette inscription : « Vous pouvez prendre des livres pour un temps limité. Dons de livres appréciés. » Plusieurs suivront, à Mayence et à Berlin. La boîte à livres est, au départ, un objet urbain. Celle de Mayence, encore visible, est installée dans une ancienne armoire électrique.

« Alors que ce n'était pas encore à la mode comme aujourd'hui, Clegg et Guttmann étaient déjà dans une démarche de recyclage du mobilier urbain, avec le désir d'inscrire la lecture dans l'espace urbain, en contournant les médiations institutionnelles classiques », explique Stéphanie Stoll. Aujourd'hui, on trouve des boîtes à livres dans tous les espaces, urbains ou pas, avec pour conséquence une forte probabilité d'en croiser une sur la route des vacances.

« En Bretagne, par exemple, le petit patrimoine sert fréquemment de support aux boîtes à livres. Il y en a une dans un ancien lavoir à Morlaix, une autre dans un ancien puits à Pluguffan, une dans un pigeonnier à Cancale... Et parfois même au milieu de nulle part, comme à Erdevén, dans le Morbihan, où j'en ai vu une sur un chemin d'accès à la plage, quasi introuvable ! », raconte Stéphanie Stoll.

Le phénomène serait en pleine expansion, si l'on en croit le décompte minutieux effectué par le site Boîte-à-lire. Stéphanie Stoll, qui a suivi l'évolution des chiffres, a noté qu'il y en avait « 2 000 de recensées en France en décembre 2017, 2 700 en juin 2018, et 4 000 un an plus tard, en juin 2019 ». Une pratique qui pourrait se structurer, voire s'institutionnaliser à mesure que le succès de ces boîtes augmente. La région Ile-de-France a ainsi mis en place des boîtes à livres dans une quinzaine de gares franciliennes, à destination des voyageurs.

Le concept ne va pas sans soulever quelques questions, notamment sur le statut de la boîte à livres dans des politiques publiques de la lecture : « La boîte à livres est-elle complémentaire d'une politique publique de soutien de la lecture ? Y a-t-il au contraire un risque qu'elle ne serve de substitut à bas coût à cette politique ? Caractérise-t-elle une population éduquée qui n'a plus besoin de médiation culturelle pour accéder à la lecture ? », interroge Stéphanie Stoll.

Pour l'heure, on peut faire le pari que les boîtes à livres ont un bel avenir devant elles, tant elles cristallisent ce que la circulation du livre garde de magique, cinq siècles après l'invention de l'imprimé : laisser la curiosité nous piquer au vif et repartir avec un livre sous le bras ; en rapporter d'autres qui n'intéressent plus, et ainsi permettre que ces objets qui ont un prix symbolique, et pas seulement marchand, voyagent. ■

A. DN



comme une occasion pour le secteur de l'édition, d'autant plus importante dans un marché que l'on dit, depuis quelques années, déprimé. Pour Glenn Tavenne, directeur éditorial pour les éditions Robert Laffont, où il dirige des collections pour ados et jeunes adultes et de polars, « la lecture estivale est devenue un enjeu dans une économie du livre de plus en plus fragile. L'objectif étant également que les romans en question survivent à la rentrée de septembre et durent jusqu'à la période de Noël ».

#### LA LÉGÈRETÉ DU « SUMMER READING »

S'agit-il dès lors de mettre en avant d'autres livres ? Existe-t-il une littérature d'été correspondant à la lecture d'été ? A cette question, les Américains répondent incontestablement par l'affirmative. Donna Harrington-Lueker consacre une large partie de son essai *Books for Idle Hours* à décrire l'émergence de ce genre particulier qu'est le *summer reading* : des romans légers, dont l'intrigue se laisse facilement interrompre et reprendre, et où les jeunes femmes en quête d'un mariage heureux sont bien représentées. Ces romans d'été ont d'ailleurs longtemps eu mauvaise presse, dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, notamment auprès des hommes d'Eglise, qui voyaient en eux des lectures peu convenables auxquelles s'adonnaient, sous prétexte que c'était l'été, des personnes trop éduquées pour cela.

En France, l'idée selon laquelle il existerait une littérature d'été n'est pas formulée comme telle. Tout au plus concède-t-on que l'été se caractérise par une appétence accrue pour la littérature dite « de genre » : le roman policier, les romans d'amour, ou les livres *feel good*. Mais Glenn Tavenne le confirme : « L'été est pour les éditeurs l'occasion de pousser des livres que l'on considère comme plus "grand public". » Le printemps voit se succéder une série de prix littéraires importants, moins médiatisés que ceux de l'automne, qui font souvent émerger les titres de l'été : « *Début avril, il y a Quai du polar et son Prix Le Point du polar européen. Il y a également le Prix Maison de la presse en mai, et le Prix des lectrices de Elle en juin* ». Si bien que « les titres de l'été sont souvent des livres lancés en début d'année, entre janvier et mars, qui ont tenu jusqu'à l'été », précise Glenn Tavenne.

Et puis, il y a les romans prévus pour l'été : « Les romans de Marc Levy, par exemple, sortent souvent à la fin du printemps. Cet auteur est beaucoup plus proche que d'autres de la vision du grand public que pouvait avoir un Jules Verne. Il sait ce qui fait lire les gens : le pur plaisir de la fiction. » Autre genre auquel l'été sied bien, la littérature dite pour « jeunes adultes », souvent

transgenre, à la croisée du thriller, de la science-fiction et de la fantasy, soutenue par un lectorat lycéen ou étudiant qui a du temps l'été. Cette littérature connaît en France un certain renouveau, porté par des auteurs français. Selon Glenn Tavenne, « on a sans doute, durant la dernière décennie, trop eu recours aux traductions, aux auteurs étrangers. Désormais, une nouvelle génération d'auteurs français a pu émerger, qui rencontre un public de plus en plus large ».

Enfin, pour compléter le portrait du livre d'été, il faut évoquer son format. Plus maniable, plus léger à transporter, peu cher et

ne craignant pas les taches de crème solaire, le livre de poche gagne sur tous les tableaux. Anne Assous, directrice de « Folio », le confirme : « Effectivement, notre marché s'envole l'été, avec 40 % de ventes supplémentaires en juillet par rapport à juin. » Le livre de poche peut être celui qu'on emporte dans ses bagages ou celui que l'on achète sur place, de façon spontanée, en se promenant dans les rayons. D'où une stratégie spécifique de la part des éditeurs de poche : « Une plus grande visibilité dans les points de vente, des opérations promotionnelles et, surtout, une diversification maximale des

**MAISONS DE LA PRESSE, PETITS SUPERMARCHÉS... CHEZ FOLIO, ON VEUT « TOUCHER LES GENS SUR LEUR LIEU DE VACANCES »**

## Sylvie Octobre « La fiction littéraire n'est plus l'étalon de mesure de toute la fiction »

Selon la sociologue spécialiste des pratiques culturelles des enfants et des adolescents, l'appétence pour les séries télévisées de grande qualité disponibles aujourd'hui n'entraîne en rien la disparition du désir de lire

### ENTRETIEN

**S**pecialiste des pratiques culturelles des enfants et adolescents, Sylvie Octobre est sociologue au département des études, de la prospective et des statistiques du ministère de la culture.

**Une offre de séries de plus en plus riche, disponible en ligne et sur abonnement, paraît s'être installée dans nos loisirs. Cela a-t-il un impact sur le temps consacré à la lecture, en particulier pendant les vacances ?**

L'offre de fictionnalisation s'est longtemps cantonnée aux romans, d'une part, et au cinéma, d'autre part. Mais aujourd'hui, c'est très largement dans les séries télévisées qu'elle se trouve : leur succès croissant, et pas seulement auprès des jeunes, l'indique. Et il s'agit en outre d'une offre dont la qualité ne fait que s'améliorer avec le temps : rien de commun entre les *Starsky et Hutch* des années 1980 et les *Game of Thrones* ou *Black Mirror* d'aujourd'hui. La qualité des scénarios, des mises en scène, et l'inventivité de ces séries font d'elles les nouveaux lieux de la créativité fictionnelle. Face à cette offre dont les contours, la diversité et les contenus

ont beaucoup changé, de nouveaux arbitrages se mettent en place entre divers types de fictions qui ont chacune leur écologie propre. Et, surtout, les fictions sont jaugées à l'aune des critères développés dans divers domaines : la fiction littéraire n'est plus l'étalon de mesure de toute la fiction.

Pour autant, on ne peut pas réduire les transformations en cours à un essor des fictions télévisées ou cinématographiques, au détriment des fictions littéraires. Et, par ailleurs, les amateurs de séries télé, notamment les plus complexes narrativement, se recrutent dans les mêmes populations que les lecteurs de livres. La concurrence n'est donc pas directe, comme l'indique le fait que la baisse de la lecture, analysée sur le long terme par Olivier Donnat grâce aux enquêtes « Les pratiques culturelles des Français » [régulièrement commandées par le ministère de la culture depuis 1973], a commencé bien avant l'arrivée des écrans connectés. Chaque activité a par ailleurs une écologie matérielle, et le livre s'accommode mieux de certains environnements : on va rarement à la plage avec sa tablette alors que le livre, notamment de poche, trouve facilement sa place entre la crème solaire et la serviette de bain !

**Le temps passé sur écran est bien souvent un temps de lecture. En quoi la lecture d'un livre reste-t-elle une activité spécifique, plus souvent associée à la détente ?**

Vous avez raison de souligner ce que l'on passe trop souvent sous silence : le monde des écrans numériques est aussi un monde de l'écrit. Celui-ci est par exemple omniprésent sur les réseaux sociaux. Néanmoins, il est certain que nos modèles attentionnels ont changé. D'un côté, sur les réseaux, nous glanons des informations d'origines variées sur la base desquelles nous devons construire un sens, en n'ayant jamais la possibilité de les consulter exhaustivement. De l'autre, avec le livre, on se laisse embarquer par un auteur, de la première à la dernière page, dans un monde fictionnel « fini », vers un sens prédéterminé par l'auteur – y compris si celui-ci décide de le laisser ouvert.

**La baisse tendancielle de la lecture de livres est-elle, selon vous, appelée à se poursuivre ? Assistera-t-on à des évolutions différenciées selon les types de lecteurs ?**

Lorsque Olivier Donnat a analysé la vague 2008 de l'enquête « Les pratiques

points de distribution, pour toucher les gens sur leur lieu de vacances : dans les maisons de la presse, les petits supermarchés... On travaille également beaucoup avec les librairies régionales », explique Anne Assous.

C'est en outre une typologie précise de livres de poche qui rencontrent le succès l'été. Il y a d'abord les « classiques », que l'on se décide à lire ou à relire en profitant de l'été. Même si, « la rentrée scolaire étant préparée dès juillet, il est difficile de dire quelle est la part de ces achats qui correspond vraiment à la lecture d'été », précise l'éditrice.

#### LES « SUCCÈS » DE L'ANNÉE PRÉCÉDENTE

Les biographies sont également des valeurs sûres. Il y a, enfin, les succès de l'année précédente, qui sortent en poche pour l'été. C'est l'effet « rattrapage » qui consiste à lire l'été les livres dont on a entendu parler. « En avril-mai, nous programmons la sortie de nos best-sellers. Pour l'été dernier, ce fut notamment Chanson douce, de Leïla Slimani (Gallimard, 2016). Cette année, il y aura Vers la beauté, de David Foenkinos (Gallimard, 2018). Avant une deuxième série de sorties en août, notamment Un chemin de tables, de Maylis de Kerangal (Raconter la vie, 2016) ».

En définitive, si le livre a rejoint, pour beaucoup de vacanciers, la liste des objets associés au farniente estival, c'est peut-être moins pour ce qu'il est que parce qu'il condense entre ses pages tout ce qu'on attend de cette période singulière où le rythme quotidien se suspend. Marcel Proust évoquait ainsi, dans son petit texte *Sur la lecture*, en 1905, ces « lectures faites au temps des vacances, qu'on allait cacher successivement dans toutes celles des heures du jour qui étaient assez paisibles et assez inviolables pour pouvoir leur donner asile ». Et de préciser : « S'il nous arrive encore aujourd'hui de feuilleter ces livres d'autrefois, ce n'est plus que comme les seuls calendriers que nous ayons gardés des jours enfuis, et avec l'espoir de voir reflétés sur leurs pages les demeures et les étangs qui n'existent plus. » Si bien qu'il faut avec lui se rendre à cette évidence que ce qui fait le sel des livres de l'été... c'est d'abord l'été. ■

ANNE DUJIN